

Libération avant Libé

Une histoire de photographes

Épisode 1. Le temps des possibles

 JJ Farré

Libération fête cette année ses 50 ans. En 1973, la jeune rédaction devra s'y reprendre à trois fois avant que le quotidien sorte et trouve sa vitesse de croisière. Ce journal n'arrive pas de nulle part. À partir de 1971, des militants impliqués vont se fédérer autour d'une agence de presse, l'Agence de Presse Libération. Tous sont portés par le dynamisme de leurs 20 ans et s'improvisent tour à tour journalistes, fabricants ou coursiers. Dans cette farandole, de jeunes photographes font leurs premières armes, apportant une contribution décisive. Ce premier épisode, « Le temps des possibles », vous présente la genèse et les protagonistes de cette aventure toujours vivante. Rendez-vous cet été pour la suite.

Gérard-Aimé, de son vrai nom Gérard Bois, est étudiant en sociologie. Il photographie dès 1965 la vie quotidienne du nouveau campus universitaire installé à Nanterre et les nombreuses actions menées par les étudiants qui peu à peu se radicalisent.



le grand entretien

Sebastião Salgado

Écoute...

 JJ Farré

Il existe de grands hommes. Mais dès qu'ils prennent la parole, ils vous rapetissent. Il en existe d'immenses qui vous tendent la main et vous élèvent. Salgado fait partie résolument de cette seconde catégorie. S'entretenir avec lui, c'est prendre un billet pour survoler le monde équipé de longues-vues. Il vous dit : « Écoute... » Alors, le verbe roule, limpide, enthousiaste, sombre ou poignant. En un rien de temps, nous passons par La Courneuve pour atterrir au cœur de l'Amazonie. Nous retournons au Rwanda et rejoignons le Grand Nord dans la même phrase. Tant de pays... Salgado est avant tout un homme engagé, armé d'un simple appareil photo et d'une volonté hors du commun. Suivons-le dans cet entretien où un certain nombre de vérités sont bonnes à dire.

➔ **Sebastião Salgado.** L'entretien vient à peine de s'achever qu'un appel téléphonique l'attend déjà à l'étage.

Marie Baronnet

À marche forcée

 JJ Farré

En 2009, Marie Baronnet commence à photographier et à filmer la frontière américano-mexicaine, parcourant par étapes et sur dix ans les 3150 km qui serpentent de l'océan Pacifique jusqu'au golfe du Mexique. Elle suit les migrants du côté Mexicain, attendant avec eux des jours entiers le bon moment pour passer le mur. Un travail têtu qui l'a amenée à croiser tour à tour des « coyotes » – ces passeurs impitoyables –, mais aussi des militants des droits humains, des shérifs, des blancs suprémacistes, des médecins légistes et de nombreuses familles marchant vers le « rêve américain ».

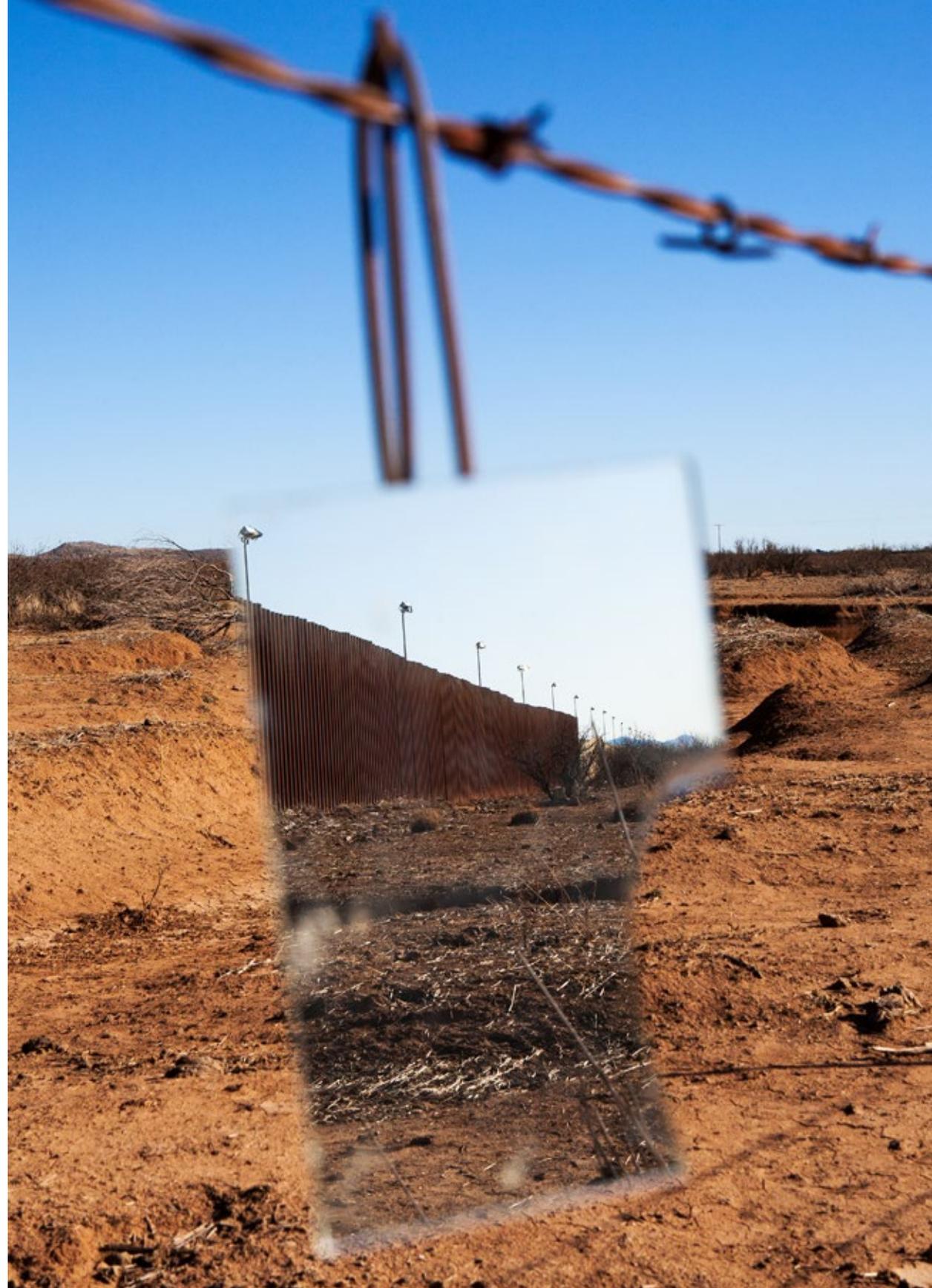
Comment avez-vous été amenée à vous intéresser à la frontière américano-mexicaine ?

Tout a commencé par la lecture d'un livre, « No One Is Illegal » de Mike Davis. Cet écrivain, tour à tour historien, sociologue et professeur à l'université de Californie d'Irvine, m'a interpellé par son analyse du capitalisme. Au fil des pages, il démontrait comment les rouages financiers ont conduit les pays d'Amérique latine à stagner dans la pau-

vreté. Puis en conséquence, comment le capitalisme a profité de l'immigration illégale pour asservir une main-d'œuvre bon marché, sans papiers et sans droits. J'ai été bouleversée par ce texte. Mike Davis y racontait aussi ses marches le long de la frontière. J'étais encore parisienne à ce moment-là. Je lui ai écrit, sous prétexte de réaliser un portrait photographique. Lui et sa femme m'ont accueilli à bras ouverts. Il est mort en



Naco, Mexique. 2010. Les migrants se servent du reflet d'un miroir pour signaler que la voie est libre de l'autre côté du mur.



expo

Marc Riboud

100 ans, 100 photos

 JJ Farris

Marc Riboud aurait eu 100 ans cette année. Le photographe français, membre de l'agence Magnum, a disparu le 30 août 2016 à l'âge de 93 ans. « Photographier, c'est une succession de regards, de clins d'œil, de coups d'œil à droite, à gauche, devant, derrière. Ce sont des coups d'œil qui tombent comme des notes de musique. » Il photographiait comme « un musicien chantonne », c'est ce qu'il disait de lui. Cet homme délicieux au verbe choisi a légué ses archives au Musée national d'arts asiatiques-Guimet.

C'est à 8 ans que Marc Riboud réalise sa première photo. Il se balade seul à vélo dans la campagne lorsqu'un jeune couple à moto s'arrête à sa hauteur et lui demande un service. Le jeune motard sort un petit appareil photo et propose au garçon de les immortaliser. « J'étais gêné car ils se sont embrassés pendant que je cadrerais. » Cette expérience lui procurera un sentiment particulier. L'impression, extraordinaire de pouvoir approcher, lui l'introverti, ce qu'il n'ose pas regarder.

Cet appareil photo se transforme à ce moment-là en bouclier, une protection qui lui permet d'observer sans que l'on n'y prenne garde. Cette photo, Marc Riboud ne la verra jamais. Né en 1923 dans une famille de la grande bourgeoisie lyonnaise, cinquième d'une famille de sept enfants, Marc Riboud subit la pression familiale qui veut que chaque enfant soit le digne héritier du père, grand industriel lyonnais. Ses deux frères, Jean et Antoine, suivront les traces du père avec succès. Marc, lui, poursuit 

Le Peintre de la tour Eiffel. Paris. 1953. Cette photo, devenue iconique, sera sa première publication dans le magazine américain *Life*, et son ticket d'entrée à l'agence Magnum Photos.



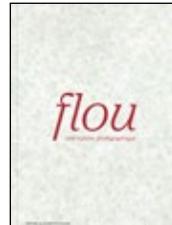
Une histoire du flou

Pauline Martin

 Roger Gay

Les progrès de l'industrie de la photo se focalisent aujourd'hui sur la vitesse et la netteté. Les fiches techniques des appareils multiplient les mégapixels, augmentent les cadences (bien au-delà des 24 images secondes du cinéma) et la précision (en portrait, la traque automatique de l'œil est désormais acquise). Mais qu'est-ce qui se cache derrière cette quête névrotique du « piqué » ultime ? Pauline Martin, conservatrice responsable des expositions à Photo Élysée, à Lausanne, et architecte de cette encyclopédie du flou, a bien son idée sur la question, qu'elle laisse le psychanalyste Serge Tisseron formaliser : « Si l'évolution rapide du monde nous rend anxieux, nous allons probablement préférer les images nettes, stables. Si, au contraire, nous sommes angoissés par une certaine rigidité autour de nous [...], nous allons privilégier le mouvement, l'aspiration vers l'avenir. »

Le grand mérite de son travail est de replacer la quête du flou dans le grand tourbillon de l'histoire de l'art. Grâce à elle, on apprend qu'il y a plus d'un flou dans le flou : pictural (dès le XVII^e siècle), ambivalent, pictorialiste, narratif, expérimental, subjectif... Une réflexion sur « la forme et l'informe » qui navigue - pour aller vite - entre l'hyper-réalisme et l'abstraction, deux pôles d'attraction qui permettent de « donner accès au réel ou au contraire à y faire obstruction ». À la réflexion, la puissance du flou ne résiderait-elle pas dans son caractère indécidable, comme le résume Pauline Martin : « Près de cent cinquante ans auront été nécessaires, depuis l'invention de la photographie, pour que le flou trouve sa réelle validité et si, durant cette période, on ne le voit pas automatiquement comme une erreur, la menace existe toujours qu'on le soupçonne d'en être une. » 



 **Flou.**
Une histoire photographique
Pauline Martin
Ed. Delpire & Co
Format 200 x 275,
336 pages, 49 €

